

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 10 (1877)  
**Rubrik:** Variétés

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 27.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## VARIÉTÉS

---

### Un nouveau manuscrit des épîtres de Clément Romain.

Jusqu'à ces derniers temps les deux lettres à l'église de Corinthe, qui portent le nom de Clément Romain, n'étaient connues que par un manuscrit alexandrin (*Codex alexandrinus*) du Musée britannique<sup>1</sup>. C'est d'après ce document qu'ont été faites toutes les éditions de ces écrits, depuis celle de Patricius Junius (Oxford 1633), de Dressel (1857 et 1863), de Lightfoot (1869), de Tischendorf (1873) jusqu'au premier fascicule du bel ouvrage de MM. Gebhardt, Harnack et Zahn sur les Pères apostoliques (1875)<sup>2</sup>. Malheureusement le manuscrit en question est incom-

<sup>1</sup> Ce manuscrit fut envoyé en présent, en 1628, à Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre par Cyrille Lucar, patriarche d'Alexandrie et de Constantinople. Depuis 1753 il est conservé au Musée britannique. D'après Tischendorf il ne doit pas remonter au delà du cinquième siècle.

<sup>2</sup> *Patrum apostolicorum opera textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus recensuerunt, commentario exegetico et historico illustraverunt, apparatu critico versione latina passim correctâ, prolegomenis, indicibus instruxerunt*, Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnack, Theodorus Zahn. — Edit. post Dresselianam tertia, Lipsiæ, J.-C. Hinrichs. (Fasc. I, 1, edit. prima, 1875. Ed. altera, 1876. Fasc. II, 1876. Fasc. III, 1877.) 3 vol. in-8. — Cette publication que les savants éditeurs de Leipzig et de Göttingue (M. Zahn) appellent trop modestement une troisième édition de Dressel est en fait un travail complètement nouveau, rédigé avec le plus grand soin, riche en renseignements de tout genre sur toutes les questions qui se rattachent de près ou de loin aux Pères apostoliques. Le texte, l'époque, le caractère, la théologie et l'histoire de tous ces documents sont étudiés avec toute la science que comporte un pareil sujet et rien n'a été négligé pour faire

plet. Outre plusieurs passages illisibles ou manquant complètement, les feuillets contenant la fin des deux lettres ont disparu. Souvent déjà dans les discussions patristiques on avait déploré cette perte. Deux fois, il est vrai, on crut un moment avoir retrouvé les textes perdus. En 1752, Wettstein éditait d'après un manuscrit syriaque deux lettres de Clément ; mais ce n'était qu'un ouvrage apocryphe sans valeur. En 1866, un palimpseste de Ferrare fit concevoir de nouvelles espérances ; mais cette fois encore on ne trouvait qu'une *Vita S. Mart. Clementis Episc. Rom.*

Plus favorisé que les savants d'Occident qui n'ont plus beaucoup de vieilles bibliothèques à fouiller, M. Philothée Bryenne, métropolitain de Serres en Macédoine, découvrit dans la bibliothèque du Saint-Sépulcre au Fanar, à Constantinople, un manuscrit où les deux lettres de Clément se trouvaient sous leur forme complète. Fort au courant de la science occidentale et donnant ainsi un démenti à l'ignorance proverbiale du clergé grec, M. Bryenne publia en 1875 une édition des épîtres clémentines.

Le texte nouveau en constitue à la fois l'originalité et la base. Toutefois M. Bryenne n'ignore pas les travaux européens et les *Clémentines* publiées par Hilgenfeld lui ont fourni le texte ale-

de cette œuvre une source nouvelle à consulter pour l'histoire du christianisme des premiers siècles. Le premier fascicule I, 1 (première édition 1875) contient l'épître de Barnabé, les deux lettres de Clément (rééditées après la découverte du manuscrit du Fanar. Fascicule I, 1, seconde édition 1876), les fragments de Papias et l'épître à Diognète. La seconde livraison renferme les épîtres d'Ignace constituées d'après les meilleurs manuscrits et après une étude minutieuse des diverses recensions, le martyre d'Ignace avec celui de Polycarpe et la lettre de ce père aux Philippiens, enfin les fragments qu'on possède sur la vie de ce disciple de l'apôtre Jean. C'est M. Zahn, l'auteur d'une savante monographie sur Ignace d'Antioche (Gotha 1873) qui s'est plus particulièrement chargé de ce volume difficile, terminé par la collection complète des citations des anciens auteurs sur Ignace et Polycarpe. Enfin, le dernier fascicule paru, nous donne le pasteur Hermas. Notons encore que dans ce magnifique ouvrage le texte grec est toujours accompagné d'une traduction latine ancienne ou moderne selon les cas, mais qui toujours est revue avec le plus grand soin.

xandrin ainsi que la possibilité de discuter les diverses variantes que présentent les deux documents <sup>1</sup>.

Quant au manuscrit lui-même, il date, d'après une note qui le termine, de l'année 1056; il est correct, bien écrit, très lisible, et surtout bien conservé. A peine suppose-t-on une ou deux lacunes de peu d'importance. Outre les lettres citées il renferme encore l'épître de Barnabé, la *Doctrine des douze apôtres* (Διδαχὴ τῶν εἰς Ἀποστόλων) et l'ouvrage de Chrysostome intitulé : Σύνοψις τῆς Παλαιᾶς καὶ Καινῆς Διαθήκης ἐν τάξει ὑπομνηστικοῦ jusqu'à Malachie. Enfin le manuscrit se termine par les épîtres d'Ignace dans leur recension la plus étendue.

On comprend tout l'intérêt qui se rattache à cette découverte et à la publication du métropolitite de Serres. Aussi n'a-t-on pas manqué en Europe de mettre immédiatement à profit une ressource aussi précieuse. Les savants éditeurs des *Pères apostoliques*, dont nous venons de parler, n'ont pas hésité à publier au bout de quelques mois une nouvelle édition des lettres clémentines, puisque leur premier travail à peine paru devenait sinon inutile, du moins très incomplet. Hilgenfeld, de son côté, l'infatigable critique, connu déjà par ses publications patristiques, a fait de même en nous donnant une seconde édition de son *Novum Testamentum extra canonem* <sup>2</sup>.

A peine ces travaux avaient-ils vu le jour qu'on apprenait encore la découverte d'une nouvelle source, concernant les lettres clémentines. La bibliothèque de feu M. Mohl, orientaliste distingué, vendue à Paris en 1876, renfermait un manuscrit syriaque contenant la version du Nouveau Testament de Thomas d'Héraclée, dans lequel entre l'épître de Jude et l'é-

<sup>1</sup> Voici le titre du livre de M. Bryenne : Τοῦ ἐν ἀγίοις πατρὸς ἡμῶν Κλήμεντος ἐπισκόπου Ῥώμης αἱ δύο πρὸς Κορινθίους ἐπιστολαί. Ἐκ χειρογράφου τῆς ἐν Φαναρίῳ Κωνσταντινουπόλ. Βιβλιοθήκης τοῦ παναγίου Ἱεροῦ νῦν πρώτου ἐκδιδομένου πλήρεις μετὰ προλεγόμενων καὶ σημειώσεων ὑπὸ Φιλοθέου Βρυεννίου μητροπολίτου Σερρών. 1875.

<sup>2</sup> *Novum Testamentum extra canonem receptum, edidit, commentarium criticum et adnotationes addidit librorum deperditorum fragmenta collegit et disposuit Ad. Hilgenfeld. Lipsiæ 1876.* — A part aussi: *Clementis romani epistolæ*, Lipsiæ 1876.

pitre de Paul aux Romains, figuraient les épîtres clémentines. Ce précieux document a été acquis par la bibliothèque de l'université de Cambridge et sa publication qui ne se fera sans doute plus attendre longtemps a été confiée au bibliothécaire de l'université anglaise M. Bensly <sup>1</sup>.

D'après la note qui se trouve au bas du manuscrit, celui-ci, exécuté en beaux caractères peschito doit dater de l'an 1170. Il a été fait dans le petit monastère de Mar Salibo de Beth-Yedidoyé sur la montagne sainte d'Edesse. Comme celui du Fanar, ce texte est complet et il pourra servir à fixer exactement la valeur respective du manuscrit de Constantinople et de l'Alexandrin, au sujet de laquelle les critiques ne sont pas encore d'accord.

Tandis que Hilgenfeld suit de préférence le manuscrit I (c'est ainsi que M. Bryenne a baptisé celui du Fanar), les éditeurs de Leipzig conservent comme base principale A, texte plus ancien et moins corrigé, en utilisant I, cela va sans dire, dans tous les cas où il paraît préférable. La solution de cette question à laquelle nous ne pouvons pas nous arrêter ne peut se trouver que dans une étude et une comparaison détaillée des deux textes. Il faut d'ailleurs pour juger en connaissance de cause attendre la publication de M. Bensly, qui pourra seule devenir juge du débat. « Quand ce texte important sera livré à la science, dit M. Renan dans l'article cité, on pourra juger si la traduction syriaque a été faite sur un texte de la même famille que les manuscrits de Londres et du Fanar, ou bien si elle représente un texte antérieur aux fautes soupçonnées par la critique dans ces deux manuscrits. » Les quelques renseignements que vient de nous donner M. Lightfoot dans un supplément à son édition des *Clémentines*, où il a déjà pu mettre à profit en quelque mesure le texte syriaque, semblerait donner raison aux éditeurs de Leipzig, en partie du moins, et Hilgenfeld lui-même avoue que dans de très nombreux cas Edesse confirme Alexandrie, quoiqu'il ne faille pas négliger Constantinople <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cf. *Journal des savants*, janvier 1877, E. Renan. *Epîtres de Clément romain*.

<sup>2</sup> Hilgenfeld. *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, pag. 549 ss. an-

Disons encore à la louange de la critique moderne, que la découverte du manuscrit du Fanar a confirmé dans un grand nombre de cas les corrections ou suppositions faites par les éditeurs, sinon toujours pour les mots eux-mêmes du moins pour le sens. Il suffit pour se rendre compte de ce fait de comparer l'ancien et le nouveau texte du fameux passage (1 Clém., chap. V et VI) où il s'agit de la fin des apôtres Pierre et Paul. L'Alexandrin avait ici un texte très lacuneux et l'on est heureux de voir que les suppositions des anciens critiques étaient tout à fait justes pour le sens, et que les inductions tirées de ce fragment n'ont en rien besoin d'être changées <sup>1</sup>.

L'intérêt le plus considérable se rattache, cela va sans dire, aux fragments nouveaux dont nous donnons ici la traduction ; c'est là évidemment la partie la plus importante du nouveau manuscrit et qu'on désire avant tout connaître.

Dans la première lettre de Clément nous avons huit chapitres nouveaux (58-65), dans la seconde huit et demi (12b-20).

Voici le premier fragment. Après une citation des Proverbes (chap. I, 23-33), complétée encore dans le manuscrit du Fanar, la lettre continue ainsi :

(1 *Clementis ad Cor.*) — LVIII. — Obéissons donc à son nom si saint et si glorieux en fuyant les menaces que prédit la Sagesse <sup>2</sup> aux désobéissants, afin de vivre paisiblement et pleins de confiance dans le nom très sacré de sa majesté. Ecoutez nos conseils ; vous ne vous en repentirez pas. Car Dieu est vivant, le Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit, objets de la foi et de l'espérance des élus, sont vivants que quiconque suit humblement dans un esprit constamment modéré et sans regret les préceptes et les ordres donnés de Dieu sera rangé et mis au nombre de ceux qui sont sauvés par Jésus-Christ, par lequel il possède la gloire aux siècles des siècles. Amen.

LIX. — Mais si quelques-uns allaient désobéir aux paroles que Dieu leur adresse par notre moyen, ils s'engagent, qu'ils le sachent

née 1877. — Voyez aussi pour la discussion des textes : *Theologische Literaturzeitung* 1876, pag. 99 ss., un article de Harnack. — Lipsius dans *Jenaer Literaturzeitung* N° 2 de 1877. — *Theological Review*, January 1877. *The New M. S. of Clement of Rom.* by J. Donaldson.

<sup>1</sup> Cf *Renan*. Art. cité.

<sup>2</sup> Le livre des Proverbes cité dans le chapitre précédent.

bien, dans la transgression et dans un grave péril. Quant à nous, nous serons exempts de ce péché et nous ne cesserons de demander avec prière et supplications que le créateur de toute chose conserve en toute intégrité le nombre compté des élus dans le monde entier, par Jésus-Christ, son enfant bien-aimé, par lequel il nous a appelés des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de son nom glorieux. Nous espérons en ton nom, auteur de tout ce qui existe, qui as ouvert <sup>1</sup> les yeux de nos cœurs pour que nous puissions te connaître, toi, le plus sublime parmi les sublimes, le saint qui résides dans la sainteté, qui abats l'orgueil des superbes, qui anéantis les pensées des Gentils, qui élèves les humbles et rabaisses les orgueilleux, qui fais riche et qui fais pauvre, qui fais vivre et qui fais mourir, toi, le seul bienfaiteur des esprits, le Dieu de toute chair; toi, qui sondes les abîmes de ton regard, qui considères les œuvres des hommes, qui secours ceux qui sont en danger, le sauveur des désespérés, le créateur et le gardien de tout esprit, toi, qui multiplies les peuples sur la terre, qui au milieu de tous choisis ceux qui t'aiment par Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé, par lequel tu nous as élevés (*ἐπαίδευσας*), sanctifiés, honorés. Nous te supplions, ô Seigneur, d'être notre secours et notre défenseur. Délivre ceux d'entre nous qui sont dans l'affliction, aie pitié des petits, relève ceux qui sont tombés, montre-toi à ceux qui t'appellent, guéris les malades <sup>2</sup>, ramène les égarés de ton peuple, rassasie ceux qui ont faim, délivre nos prisonniers, relève les faibles, encourage les découragés. Que tous les peuples connaissent que toi seul es Dieu et Jésus-Christ ton enfant, et nous ton peuple, les brebis de ton troupeau.

LX. — Tu as rendu manifeste l'ordre permanent du monde par ton activité. C'est toi, Seigneur, qui as créé la terre, toi, le fidèle au milieu de toutes les générations, juste dans tes jugements, admirable dans ta force et ta magnificence, sage quand tu crées, intelligent quand tu affermis ce qui existe, bon pour ceux que tu sauves, fidèle pour ceux qui se confient en toi, miséricordieux et plein de compassion. Pardonne-nous nos désobéissances, nos injustices, nos transgressions, nos fautes. Ne tiens pas compte de tout le péché de tes serviteurs et de tes servantes, mais purifie-nous par ta vérité sanctifiante, dirige nos pas pour que nous marchions dans la pureté du cœur et que

<sup>1</sup> Hilgenfeld lit. *ἀνοίξον* corrigeant ainsi I qui porte *ἀνοίξας* que conservent MM. Bryenne et Harnack.

<sup>2</sup> *ἄσθενεις* correction de Gebhardt pour le *ἀσεβεις*, de l, conservé par Hilgenfeld.

nous fassions ce qui est bon et agréable à tes yeux et aux yeux de ceux qui nous gouvernent. Oui, Seigneur, fais luire ta face sur nous pour notre bien et notre paix, afin que nous soyons protégés par ta main puissante, délivrés de tout péché par ton bras élevé, et sauvenous de ceux qui nous haïssent injustement. Donne-nous, ainsi qu'à tous les habitants de la terre, la concorde et la paix comme tu l'as donnée à nos pères obéissants à ton nom tout puissant et plein de vertu, alors qu'ils t'invoquaient avec foi et vérité.

LXI. — C'est toi, Seigneur, qui par ta magnifique et inénarrable puissance, as donné à nos souverains et à ceux qui nous gouvernent sur la terre le pouvoir de la royauté, afin que reconnaissant la gloire et l'honneur que tu leur as conférés, nous leur soyons soumis, évitant ainsi de nous opposer en rien à ta volonté. Donne-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité, pour qu'ils exercent sans obstacles le pouvoir que tu leur as confié. Car c'est toi, maître céleste, roi des mondes, qui donnes aux enfants des hommes la gloire, l'honneur et la puissance sur tout ce qui existe à la surface de la terre. Seigneur, inspire leurs projets de ce qui est bon et agréable à tes yeux, afin qu'exerçant en paix, avec douceur et piété le pouvoir que tu leur as remis, ils te trouvent propice. C'est devant toi, seul capable de faire ces choses et de bien plus excellentes encore au milieu de nous, que nous déposons notre requête par l'intermédiaire de Jésus-Christ, notre grand prêtre, le chef de nos âmes. A toi soient par lui gloire et magnificence dès maintenant, de génération en génération et aux siècles des siècles. Amen.

LXII. — Au sujet des choses qui concernent notre culte, de celles qui sont éminemment utiles à une vie vertueuse pour ceux qui la veulent passer pieusement et justement, nous vous avons suffisamment écrit, mes frères. Quant à la foi, la repentance, l'amour vrai, la tempérance, la modération et la patience nous avons abordé tous ces sujets. Nous vous avons rappelé que vous devez par la justice, la vérité, la longanimité, être agréables en toute piété au Dieu tout-puissant, vivre dans la concorde sans vous souvenir des injures reçues, dans l'amour, dans la paix et dans un esprit de constante modération, comme nos pères aussi, que je vous ai rappelés plus haut, se sont rendus agréables à l'égard de Dieu le Père et le créateur et à l'égard de tous les hommes par leurs sentiments pleins d'humilité. Du reste, nous vous avons averti d'autant plus volontiers de ces choses que nous savions écrire à des hommes de foi et très éprouvés, et qui sont attentifs aux paroles de la discipline de Dieu.

LXIII. — Il convient donc que des hommes qui se sont rangés à de si nombreux et si illustres exemples courbent la tête et montrent une parfaite obéissance afin que nous atteignions sans dommage aucun le but qui nous est vraiment proposé, en faisant trêve aux vaines divisions. Car vous nous remplirez de joie et d'allégresse si, dociles à ce que nous vous écrivons, vous déracinez par le Saint-Esprit la colère funeste qu'excitent vos rivalités, selon l'exhortation à la paix et à la concorde que nous vous adressons dans cette lettre. Nous vous envoyons des hommes fidèles et sages, qui depuis leur jeunesse jusqu'à leur vieillesse se sont conduits d'une manière irréprochable au milieu de nous. Ce sont eux qui serviront de témoins entre vous et nous. Nous agissons ainsi pour que vous sachiez que toute notre sollicitude pour vous a eu et a maintenant pour but le prompt rétablissement de la paix au milieu de vous.

LXIV. — Et maintenant, que le Dieu qui voit tout, le maître des esprits, le Seigneur de toute chair qui a choisi le Seigneur Jésus-Christ et nous par lui pour un peuple qui lui appartienne en propre, donne à toute âme qui invoque son grand et saint nom, la foi, la crainte, la paix, la patience, la longanimité, la tempérance, la pureté, la modération pour être agréable à son nom, grâce à Jésus-Christ, notre grand prêtre et notre chef, par lequel soient à Dieu gloire, magnificence, force, honneur, dès maintenant et aux siècles des siècles. Amen.

LXV. — Renvoyez promptement auprès de nous avec des sentiments de paix et de joie nos députés Claudius Ephèbe, Valerius Biton ainsi que Fortunat, afin qu'ils nous annoncent bientôt cette paix et cette concorde si désirable et si désirée par nous et que nous puissions dans très peu de temps nous réjouir de votre prospérité.

La lettre se termine par une bénédiction de quelques lignes, souvenir des salutations apostoliques et de divers textes analogues. Quant à la seconde épître, après quelques adjonctions sans grande importance au chapitre XII, elle continue ainsi :

XIII. — Ainsi donc, mes frères, convertissons-nous maintenant et soyons attentifs à ce qui est bien. Car nous sommes remplis de beaucoup d'inintelligence et de méchanceté. Faisons disparaître bien loin de nous nos péchés passés, afin qu'après une réelle repentance nous soyons sauvés. Sans être des flatteurs, cherchons à plaire non-seulement à nos frères mais aussi à ceux du dehors, comme cela est juste

afin que le Nom<sup>1</sup> ne soit pas blasphémé à cause de nous. Car le Seigneur dit : *Mon nom est continuellement blasphémé au milieu de toutes les nations* ; et encore : *Pourquoi mon nom est-il blasphémé, en quoi est-il blasphémé ? En ce que vous ne faites pas ma volonté*. Car les gentils, en entendant sortir de notre bouche les oracles de Dieu admirent leur beauté et leur grandeur. Ensuite ils remarquent que nos œuvres ne sont pas dignes des paroles que nous prononçons, ce qui les provoque au blasphème et à dire que tout cela n'est qu'un mythe, qu'une erreur. Car lorsqu'ils apprennent de nous que Dieu dit : *on ne vous sait pas gré si vous aimez ceux qui vous aiment, mais on vous sait gré si vous aimez vos ennemis et ceux qui vous haïssent*, à l'ouïe de ces paroles ils admirent cette bonté sublime, mais lorsqu'ils voient que non-seulement nous n'aimons pas ceux qui nous haïssent mais pas même ceux qui nous aiment, ils se moquent de nous et le Nom est blasphémé.

XIV. — C'est pourquoi, mes frères, si nous faisons la volonté de Dieu notre Père nous appartiendrons à l'église spirituelle primitive, créée avant le soleil et la lune. Mais si nous ne faisons pas la volonté du Seigneur, nous serons ce que dit l'Écriture : *Ma maison est devenue une caverne de voleurs*. Ainsi donc choisissons plutôt d'appartenir à l'église de la vie afin d'être sauvés. Vous n'ignorez pas, je pense, que l'église vivante est le corps de Christ (car l'écriture dit : *Dieu fit l'homme mâle et femelle* ; le mâle c'est Christ, la femelle l'église) et que les Livres et les apôtres disent que l'église ne date pas de l'heure présente mais de plus haut. Car elle était spirituelle comme notre Jésus, elle est apparue dans les derniers temps afin de nous sauver. Or l'église, celle qui est spirituelle, est apparue dans la chair de Christ, nous faisant voir que si nous la conservons dans la chair sans la laisser perdre, nous la recevrons dans l'Esprit Saint. Car cette chair est le type de l'esprit et si on laisse perdre le type on ne peut recevoir la chose elle-même qu'il représente. Aussi dit-il ceci, mes frères : conservez la chair pour être rendus participants de l'esprit. Si donc nous disons que la chair c'est l'église et que Christ est l'esprit, celui qui outrage la chair outrage l'église. Un tel homme n'aura point de part à l'esprit qui est Christ. Et si grandes sont la vie et l'incorruptibilité que doit obtenir cette chair lorsque l'esprit s'unit à elle, que personne ne peut exprimer ni dire ce que le Seigneur a préparé à ses élus.

XV. — Je ne crois donc pas avoir donné un conseil sans valeur au sujet de la tempérance. Quiconque le suivra ne s'en repentira pas ;

<sup>1</sup> Le uom sacré de Jahveh.

mais il se sauvera lui-même avec moi qui le lui ai donné. Car ce n'est pas un petit mérite que d'avoir amené au salut une âme errante et perdue et cette récompense nous avons à la donner à Dieu qui nous a créés, lorsque celui qui parle et celui qui écoute le font avec foi et amour. Restons donc attachés à ce que nous avons cru étant justes et saints, afin de pouvoir prier avec confiance le Dieu qui dit : *Tandis que tu parles encore, je te répondrai ; voici je suis présent*. Cette parole est le signe d'une grande promesse, puisque le Seigneur déclare être lui-même plus disposé à donner que celui qui demande (ne l'est à demander). Participant donc à une telle bienveillance ne nous portons pas envie les uns aux autres d'avoir reçu tant de bienfaits. Car autant ces paroles procurent de joie à ceux qui les mettent en pratique, autant elles entraînent la condamnation des désobéissants.

XVI. — Ainsi donc, mes frères, puisque nous avons de puissants mobiles qui nous poussent à la repentance et qu'il en est encore temps, convertissons-nous au Dieu qui nous appelle, pendant qu'il veut nous recevoir encore. Si nous renonçons à ces passions et que nous vaincions notre cœur en ne suivant pas ses mauvais désirs, nous aurons part à la miséricorde de Jésus. Mais sachez que déjà vient le jour du jugement, semblable à un fourneau ardent où fondront comme le plomb en fusion dans le feu quelques-uns des cieux avec la terre entière. Alors seront manifestées les œuvres cachées et les œuvres connues des hommes. L'aumône est belle comme la repentance à propos du péché. Mieux vaut le jeûne que la prière, mais plus excellente que ces deux choses est l'aumône. *L'amour couvre une multitude de péchés*, la prière faite avec une bonne conscience sauve de la mort. Heureux l'homme qu'on peut dire parfait en ces choses ! Car l'aumône est un allègement au péché.

XVIII. — Convertissons-nous donc de tout notre cœur, afin qu'aucun de nous n'aille à sa perdition. Car si nous possédons les préceptes et que nous travaillions à détourner des idoles et à instruire (les païens), combien plus ne faut-il pas laisser périr une âme qui connaît déjà Dieu ! Aidons-nous donc réciproquement, afin d'amener au bien les faibles, pour être tous sauvés ; convertissons-nous, avertissons-nous mutuellement. Ne songeons pas seulement à croire et à être attentifs à l'heure présente, pendant les exhortations des presbytres, mais encore, de retour dans nos maisons, souvenons-nous des ordres du Seigneur. Ne nous laissons pas entraîner de nouveau par les passions mondaines, mais en nous réunissant plus fréquemment essayons d'avancer dans les préceptes du Seigneur, afin qu'animés tous des mêmes senti-

ments nous soyons unis pour la vie. Le Seigneur dit en effet : *Je viens pour rassembler toutes les nations, les tribus et les langues*. Il dit ceci du jour de son apparition, alors qu'il viendra nous apporter la délivrance à chacun selon ses œuvres. Les (chrétiens) infidèles verront sa gloire et sa puissance et à la vue du pouvoir royal du monde entre les mains de Jésus, ils seront remplis d'étonnement et diront : Malheur à nous, car tu étais (le Christ-Sauveur) et nous ne le savions pas, nous ne croyions pas, nous n'obéissions pas aux presbytres qui nous prêchaient sur notre salut. *Leur ver ne mourra point, leur feu ne s'éteindra point et ils seront vus de toute chair*. C'est de ce jour du jugement dont il parle alors qu'on verra les impies qui se trouvaient au milieu de nous et ceux qui corrompaient les préceptes de Jésus-Christ. Quant aux justes qui ont pratiqué le bien, supporté les tourments, haï les passions du cœur, lorsqu'ils verront les terribles tourments du feu qu'on ne peut éteindre, dont sont châtiés ceux qui se sont éloignés de Jésus, qui l'ont renié par leurs paroles et par leurs œuvres, ils donneront gloire à Dieu en disant : il reste une l'espérance pour celui qui a servi Dieu de tout son cœur.

XVIII. — Pour nous, soyons du nombre de ceux qui rendent grâce et qui ont servi Dieu et non pas des impies soumis au jugement. Pour moi qui suis un grand pécheur, qui n'ai pas encore échappé à la tentation, qui suis encore dans les filets du diable, je m'efforce de poursuivre la justice, afin de m'en approcher de très près, craignant le jugement avenir.

XIX. — C'est pourquoi, mes frères et mes sœurs, après le Dieu de vérité<sup>1</sup>, je vous lis une exhortation qui doit vous engager à rester attentifs aux choses écrites, afin que vous vous sauviez vous-mêmes avec votre lecteur. Car comme salaire je vous demande de vous repentir de tout votre cœur et de vous approprier le salut et la vie. En agissant ainsi nous poserons un but à tous les jeunes gens qui désirent méditer<sup>2</sup> sur la piété et la bonté de Dieu. Et quant à nous, les ignorants, nous ne serons ni mécontents ni irrités si on nous avertit et qu'on nous détourne de l'injustice pour nous amener à la justice.

<sup>1</sup> C'est-à-dire sans doute après la lecture de la Parole du Dieu de vérité. Le culte commençait par là, après quoi venaient les exhortations des presbytres.

<sup>2</sup> *φιλοσοφεῖν*. C'est la leçon primitive de I, corrigée ensuite en *φιλοποιεῖν*. La première, que nous adoptons avec Hilgenfeld, me paraît recommandée par le *ἄσοφοι* qui suit et le sens général du passage. Elle est aussi préférable au *φιλοπονεῖν* de MM. Bryenne et Harnack.

Car, grâce à la duplicité et à l'incrédulité qui règnent dans nos cœurs nous faisons parfois le mal sans le savoir et les passions vaines enveloppent notre intelligence de ténèbres. Pratiquons donc la justice afin d'être sauvés à la fin. Heureux ceux qui obéissent à ces préceptes! Si pendant un peu de temps ils endurent des douleurs dans ce monde, ils récolteront les fruits immortels de la résurrection. Que l'homme pieux ne s'afflige donc pas si pour l'heure présente il souffre; ce temps de félicité lui est réservé. Dans la vie d'au delà, avec les pères, il se réjouira dans un monde qui n'a plus de tristesses.

XX. — Toutefois, ne nous laissons pas troubler parce que nous voyons les injustes être riches et les serviteurs de Dieu vivre dans l'angoisse. Ayons la foi, frères et sœurs! C'est l'épreuve que nous impose le Dieu vivant et que nous supportons; la vie présente est pour nous un temps d'exercice afin que nous obtenions la couronne dans le temps avenir. Aucun des justes n'a reçu immédiatement sa récompense, mais il doit l'attendre. Car si Dieu donnait aussitôt aux justes leur salaire, immédiatement nous en ferions commerce et ce ne serait plus de la piété. En étant justes nous aurions l'air de poursuivre non la piété mais le gain. C'est pour cela que le jugement divin lèse l'esprit qui n'est pas juste et auquel cette chaîne est importune.

A Dieu seul, invisible, au Père de vérité, à celui qui nous a envoyé le Sauveur et le chef de l'incorruptibilité, par lequel aussi nous ont été révélées la vérité et la vie céleste, à lui soit la gloire aux siècles des siècles. Amen.

Ces deux fragments intéressants en eux-mêmes et aussi parce qu'ils complètent les épîtres clémentines n'ajoutent pas beaucoup de renseignements nouveaux à ce qu'on savait ou supposait déjà au sujet de ces documents. Ils ne font guère que confirmer les opinions émises sur l'origine et la valeur de ces deux écrits. Aujourd'hui pas plus que hier on ne sait au juste qui était ce Clément romain. Était-il d'origine juive, comme le pense M. Renan<sup>1</sup>? Était-il, au contraire, membre de la famille impériale et faut-il le confondre avec ce Flavius Clemens, époux de Domitille, mis à mort par Domitien l'an 96? Le fait est qu'on n'en sait rien et que rien ne s'oppose à cette dernière hypothèse, mais que rien non plus ne la confirme positivement. Tout ce qu'on peut dire avec certitude c'est que ce personnage, d'ori-

<sup>1</sup> E. Renan. *Les Évangiles*. Paris 1877, pag. 314.

gine juive ou romaine, peu importe, était évêque de l'église de Rome et que la première lettre qu'on lui attribue semble bien être de lui et avoir été écrite sous le règne de Domitien. Tous les critiques à peu près sont parfaitement d'accord sur ce point et les nouveaux fragments appuient encore cette manière de voir.

Cette lettre, en effet, est une lettre officielle écrite par l'église romaine à celle de Corinthe troublée par des dissensions intestines. Il est intéressant de remarquer dans les nouveaux fragments, comme dans les anciens, le ton d'autorité avec lequel parle le chef romain, et qui déjà fait pressentir les destinées futures de cette communauté. Remarquons en particulier dans le nouveau fragment la prière des chapitres LIX-LXI. Elle n'est pas en rapport précis avec le contenu général de l'épître et Harnack a été bien inspiré en la considérant comme une liturgie de l'église romaine, liturgie solennelle et grandiose, pleine de majesté et de sévérité religieuse. C'est là très certainement le plus beau passage de toute la lettre. Dans cette prière je relève en particulier ce titre d' « enfant bien-aimé de Dieu » donné à Jésus et qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans notre épître. En second lieu remarquons la prière pour les autorités. Fidèles aux conseils de Paul, les chrétiens de l'époque accomplissaient ce grand devoir malgré les persécutions d'un Domitien.

Quant à la seconde lettre, il n'est pas besoin de s'y arrêter longtemps pour voir qu'elle a un autre cachet, un autre caractère que la première. Décidément elle porte à tort et le nom de lettre et celui de Clément. C'est une homélie sortant peut-être du sein de l'église romaine, mais dans un temps postérieur à l'ouvrage de Clément. La conception de l'église préexistante, l'explication allégorique de Gen. I, 27 et d'autres traits encore sont de nouveaux arguments à ajouter à ceux qu'on avait déjà tirés du commencement de la lettre en faveur de son inauthenticité.

\* \* \*

Au moment de terminer ces pages, nous recevons une nouvelle édition de l'épître de Barnabé, préparée par M. Hilgen-

feld<sup>1</sup>. M. Bryenne, empêché par les troubles d'Orient de publier ce document d'après le manuscrit du Fanar, en a envoyé une copie au professeur d'Iéna, qui s'est hâté de mettre à profit cette nouvelle ressource pour nous faire connaître le texte corrigé de cette lettre importante. Dans un prochain article nous dirons à nos lecteurs tout l'intérêt de cette nouvelle publication.

P. CHAPUIS, prof.

### Quelques opinions récentes sur יהוה.

Nous nous proposons simplement de donner un aperçu des opinions émises durant les dernières années sur cette question si souvent traitée et si obscure encore : l'origine et la signification de יהוה. La question préalable qui a soulevé naguère encore des débats véhéments, la prononciation du tétragramme, semble maintenant à peu près réglée et l'on admet généralement Yahvé. Il n'en est pas ainsi pour le problème lui-même; et nous allons essayer de résumer pour nos lecteurs les récents articles de MM. Schrader, de Lagarde, Delitzsch et Smith<sup>2</sup>.

I. Commençons par la question d'étymologie, en mettant de côté toute préoccupation historique et sans nous inquiéter d'aucun texte. La tendance générale a toujours été de dériver le tétragramme du kal du verbe *hâvâ*, forme parallèle de *hâyâ*, être. Mais déjà Jean Leclerc (Clericus) avait proposé la dérivation de l'hif'il, avec sens causatif par conséquent.

MM. Schrader et de Lagarde<sup>3</sup> ont repris cette hypothèse et

<sup>1</sup> Barnabæ epistula integram græce iterum edidit, veterem interpretationem latinam, commentarium criticum et adnotationes addidit Adolphus Hilgenfeld. Lipsiæ 1877.

<sup>2</sup> Schrader, article *Jahve*, dans le *Bibellæxicon* de Schenkel, III, pag. 167. 171. (Leipzig 1871.) — Paul de Lagarde, *Psalterium juxta Hebræos Hieronymi*, corollarium, pag. 153-158. (Leipzig 1874.) — Franz Delitzsch, *Die neue Mode der Herleitung des Gottesnamens יהוה*. (Zeitschrift für luth. Theol., 1877, IV, pag. 593-599.) — W. Robertson Smith, *On the name Jehovah (Jahve) and the doctrine of Exodus III, 14*. (British and Foreign Evangelical Review, janvier 1876, pag. 153-165.) On trouvera une excellente analyse de l'article de M. Smith dans l'ouvrage de M. Nestle, dont nous donnons un compte rendu dans ce même numéro de la Revue. (*Die israelitischen Eigennamen*, etc., pag. 91-101.)

<sup>3</sup> Avec eux, MM. Kuenen, J.-P. Land, Goldziher, Baudissin, Guthe. —

l'ont appuyée chacun d'arguments différents <sup>1</sup>. M. Schrader part de l'idée que *hâvâ* et *hâyâ* sont des atténuations de la racine plus aspirée *χâvâ*, *χâyâ*, vivre. Donc Yahvé serait » celui qui fait être, qui fait exister » dans le sens de « celui qui fait vivre, le Créateur. » M. de Lagarde au contraire rejette cette parenté de *hâvâ* avec *χâvâ* et rapproche l'hébreu *hâvâ* de l'arabe *havâ*, qui a le sens concret de tomber <sup>2</sup>. Il voit donc dans Yahvé celui qui fait tomber, échoir, c'est-à-dire qui fait arriver. En d'autres termes l'objet sous-entendu est pour M. Schrader : les créatures, et pour M. de Lagarde : les événements.

Précisant son interprétation, M. de Lagarde voit dans Yahvé τὸν καλοῦντα τὰ μὴ ὄντα ὡς ὄντα. (Rom. IV, 17) et de là τὸν στήσαντα τὰς ἐπαγγελίας, — autrement dit c'est *promissorum stator*. M. Schrader de son côté développe l'idée de *vie* en hébreu, et établit que ce n'est pas seulement la vie du corps, mais la vie de l'âme : il arrive ainsi à réunir dans Yahvé l'idée de Rédempteur à celle de Créateur.

II. C'est contre cette dérivation de Yahvé de l'hif'il que s'élève M. Delitzsch dans l'article qu'il vient de publier. Il combat d'abord la raison grammaticale de M. Schrader, qui consiste à prétendre qu'un nom propre, même masculin, formé au moyen de la préformante *y* et dérivé du *kal*, devrait nécessairement se terminer en *â*, non pas en *é*. Puis il aborde la question de la signification du *kal*. MM. Schrader et de Lagarde n'admettent pas la possibilité de traduire : celui qui est. C'est là, disent-ils, une notion trop métaphysique, trop raffinée pour être si an-

Si nous n'abordons pas ici les articles de M. Land dans la *Theol. Tijdschrift* (II, pag. 159-170; III, pag. 347-362), et de M. de Baudissin sur le nom de Dieu *יָאוּ* (Studien zur semitischen Religionsgeschichte, I, art. 3), c'est qu'ils traitent chacun une face toute spéciale de notre sujet.

<sup>1</sup> M. Smith a tort de prétendre que seul M. de Lagarde s'est souvenu de Leclerc : M. Delitzsch mentionne expressément Leclerc et sa manière de voir au sujet de Yahvé, dans la préface du *Græcus Venetus*, édité par M. de Gebhardt. (Leipzig 1875.)

<sup>2</sup> M. Delitzsch adhère entièrement à cette opinion de M. de Lagarde, déjà antérieurement émise par M. Fleischer. Il fait remarquer que lui-même a toujours vu dans Yahvé le Dieu qui *existe*. (*Exister, ex-sistere*).

cienne. M. Delitzsch leur réplique par un exemple égyptien non moins ancien : Je suis moi (cité par MM. Ebers et Brugsch). Il est vrai, continue M. Delitzsch, que déjà d'anciens interprètes juifs ont vu dans Yahvé à la fois un kal et une forme dérivée. Mais ils n'ont jamais songé à l'hif'il, c'est au pi'el qu'ils pensaient<sup>1</sup>. En effet, dans son développement postérieur aux écrits bibliques, la langue hébraïque a bien formé un pi'el du verbe être avec sens causatif, mais jamais d'hif'il. M. Delitzsch s'en tient donc à l'ancienne traduction : Celui qui est.

M. Smith (pag. 158-161) nous décrit avec clarté les deux écoles ou courants exégétiques qui, d'accord pour adopter « celui qui est » comme signification de Yahvé, n'en diffèrent pas moins dans l'interprétation ultérieure. L'une de ces écoles est paléstinienne : elle voit avant tout dans Yahvé l'idée d'éternité, d'immutabilité ; c'est à ce courant que se rattachent nos versions françaises qui rendent Yahvé par l'*Eternel*. L'autre école, hellénistique (alexandrine), insiste sur l'idée d'absoluité, d'aséité. C'est plutôt parmi les partisans de cette explication que se range M. Delitzsch.

III. Passons maintenant du terrain étymologique à l'examen des données scripturaires. La première question qui se pose est celle-ci : le nom de Yahvé était-il connu avant Moïse ? M. Schrader répond que non, mais les autres auteurs que nous analysons ne partagent point cette opinion. Ils affirment seulement que c'est au temps de Moïse et par son influence que le nom de Yahvé a revêtu sa nouvelle signification. D'après M. Smith, la signification antérieure de Yahvé aurait de l'analogie avec celle d'El Schaddaï. Pour M. Delitzsch la transformation serait la suivante : avant Moïse, Yahvé signifie celui qui *est* d'une manière absolue. Depuis Moïse, c'est le Dieu d'Israël qui *est* uniquement en vertu de sa volonté libre et absolue, se manifestant par ses arrêts dans l'histoire. M. de Lagarde admet aussi pleinement que le nom de Yahvé est antérieur à Moïse. « En effet, dit-il, celui qui a écrit Exode VI, 3 ne peut avoir voulu dire que le nom de Yahvé fût inconnu aux premiers pères de la

<sup>1</sup> Il en est de même du traducteur grec appelé le *Græcus Venetus*, qui rend le tétragramme par ὄντωτής, ὄντουργός, οὐσιωτής.

lace juive : pour cela il lui aurait fallu dans la Genèse supprimer es fréquentes mentions de Yahvé qu'il a au contraire laissées subsister. » Quant à préciser où et comment la notion de Yahvé existait avant Moïse, aucun de nos auteurs n'aborde cette face de la question. On sait qu'Ewald admettait que ce nom existait dans la famille de la mère de Moïse (à cause du nom de Yochébed). D'un autre côté M. Nestle <sup>1</sup> a fait la curieuse observation que trois fois (Ex. III, 6 ; XV, 2 ; XVIII, 4) Yahvé est désigné comme le Dieu *du père* de Moïse.

IV. Le passage capital en cette matière est Ex. III, 14. MM. Delitzsch et Schrader ne s'attachent pas spécialement à expliquer ce verset. M. Schrader le laisse de côté en disant que d'une part il n'est pas clair quant à son sens primitif, que d'autre part il est de date récente, une réflexion pure et simple de l'écrivain sur le nom de Dieu. M. de Lagarde accorde plus d'attention à ce passage, mais il ne considère pas le fameux אֱלֹהֵי יְהוָה אֲשֶׁר אֱהְיֶה comme une explication de יְהוָה. Le but de ces mots, dit-il, n'est pas de désigner Yahvé comme *ó ων*, mais bien de réprimer une curiosité indiscrete de Moïse en disant : Qui je suis ? cela ne te regarde pas (qui sim, nihil ad te) ! Puis, répondant pourtant à la question de Moïse : Tu diras aux enfants d'Israël : Yahvé, le Dieu de vos pères, etc.

Cette forme de langage « *sum qui (ou quod) sum* » a de nombreuses analogies dans les diverses langues sémitiques. M. de Lagarde cite Gen. XLIII, 14 ; 1 Sam. I, 24 ; XXIII, 13 ; 2 Sam. XV, 20 ; Ezéch. XII, 25 ; Zach. X, 8, et beaucoup d'autres exemples arabes, etc.

V. Autre est l'interprétation de M. Smith. Tout en reconnaissant que l'opinion de M. de Lagarde n'est pas inadmissible, il croit pourtant ne pas pouvoir s'y ranger. Il commence par établir que אֱלֹהֵי יְהוָה doit se traduire par le futur et non par le présent. Nous avons donc à interpréter : Je serai, avec Aquilas, Théodotion, et divers anciens commentateurs juifs <sup>2</sup>. Puis il

<sup>1</sup> Ouvrage cité, pag. 80 et suiv.

<sup>2</sup> M. Smith prête légèrement à l'équivoque dans un passage (au bas de la page 161). Il a l'air d'adhérer à une opinion de M. Aldis Wright, qui se rapproche de celle d'Ewald ; puis, deux pages plus loin, il s'en sé-

expose son opinion en cinq points, que nous allons reproduire.

1° Le verset Exode III, 14, présente dans sa première moitié les mots **אֱהִיָּה אֲשֶׁר אֱהִיָּה**, et dans sa seconde moitié, **אֱהִיָּה** seulement. Ces deux expressions doivent être à peu près équivalentes. C'est là le principal défaut de l'interprétation de M. de Lagarde : elle s'applique très bien à la première partie, mais pas à la seconde<sup>1</sup>. L'accent est donc sur : je serai, qui se trouve répété deux fois. Les deux autres mots (ce que je serai) ne sont qu'une explication, donnée une première fois, omise la seconde.

2° Cette promesse de Yahvé à son peuple : je serai, a bon nombre d'échos dans l'Ancien Testament : je serai avec toi, je serai votre Dieu, etc. Donc Yahvé signifie : Il sera, il le sera ! Quoi? *quelque chose*, qui est implicitement dans l'esprit de celui qui se sert de ce nom ; Dieu se manifestera, il fera preuve de soi-même, si l'on ose dire ainsi.

3° A **אֱהִיָּה** notre texte ajoute **אֲשֶׁר אֱהִיָּה**. On peut raisonnablement supposer que cette addition doit précisément expliquer ce *quelque chose* que nous venons de mentionner. Dieu sera quelque chose, il sera ce qu'il sera ! Puis M. Smith discute brièvement les passages analogues cités par M. de Lagarde, il en ajoute encore deux (Ex. IV, 13; XVI, 23) et remarque, à notre avis très judicieusement, que ce genre de construction est destiné à exprimer non pas l'arbitraire ; mais le vague, l'indéterminé, ce qu'on ne veut ou ne peut préciser, parce que c'est trop long ou trop difficile à expliquer, ou encore parce que c'est quelque chose que tout le monde sait ou comprend. Ainsi : je serai ce que je serai signifie : je me manifesterai sûrement comme ce que je dois être pour vous, ce que j'ai promis, ce que vous attendez. Cette indétermination est inévitable, car il n'y a pas de mots qui puissent résumer tout ce que Dieu sera

pare tout à fait. Cette phrase un peu confuse a induit en erreur M. Nestle dans son analyse. (Pag. 94, 95.) Il a pris une conclusion de M. Smith dans un système autre que le sien, pour une conclusion de M. Smith lui-même.

<sup>1</sup> Leclerc n'a pas non plus réussi à expliquer ce second membre de phrase.

pour son peuple. On peut le sentir, on ne peut pas le dire : Yahvé dépasse ce que la foi attend de lui.

4<sup>o</sup> Un autre passage important, et qui par sa forme rappelle celui qui nous occupe est Ex. XXXIII, 19 ; « ..... je proclamerai le nom de Yahvé devant toi, et je fais grâce à qui je fais grâce, et j'ai compassion de qui j'ai compassion. » Moïse a demandé à Dieu de lui faire connaître ses voies (vers. 13), de lui faire voir sa gloire. (Vers. 18.) Cette prière de Moïse est exaucée. Comment? en ce que Dieu proclamera son nom de Yahvé! Pourquoi? parce que ce nom de Yahvé contient au fond l'assurance de la grâce et de la faveur divine. C'est faire de l'exégèse fautive que de voir dans ce passage la doctrine que la grâce de Dieu est arbitraire.

5<sup>o</sup> Enfin reste à examiner un passage d'un prophète qui semble renfermer une allusion distincte à Ex. III et qui confirme l'interprétation de M. Smith. C'est Osée I, 7: « J'aurai pitié de la maison de Juda et je les sauverai par (en, en tant que) Yahvé leur Dieu » et vers. 9 (adressé à Israël): « Vous n'êtes pas mon peuple et je ne serai pas pour vous (אנכי לא אהיה לכם). Ces deux versets sont destinés à faire contraste. Pour Juda, Dieu est encore Yahvé, pour Israël il n'est plus אהיה. Le nom de Yahvé se retrouve à la fin du même livre, comme garantie de l'alliance, Osée XII, 10; XIII, 4, surtout XII, 6. Ce dernier passage cite explicitement Ex. III, 15. Par conséquent nous aurions dans Osée I, 9 le plus ancien témoin de la signification d'Ex. III, 14.

Nous nous permettons de faire quelques réserves sur ce cinquième point. M. Nestle<sup>1</sup> a déjà fait remarquer que c'était soulever une grave question que d'admettre qu'au temps d'Osée Yahvé ne fût pas devenu uniquement un nom propre et qu'on n'eût pas perdu de vue sa signification étymologique. En outre nous ferons observer que la comparaison d'Osée I, 9 avec II, 23 conduit à supposer, non sans vraisemblance, que le mot אלהים pourrait avoir existé primitivement dans le texte après אהיה.

VI. Il est intéressant de voir MM. Delitzsch, de Lagarde et

<sup>1</sup> Ouvrage cité, pag. 100.

Smith aboutir par des voies bien différentes à peu près au même résultat, quant à la *signification* du tétragramme. M. Delitzsch dit lui-même que son interprétation a de l'affinité avec le *promissorum stator* de M. de Lagarde, et l'explication de M. Smith rentre tout à fait dans le même ordre d'idées. Yahvé serait donc le *Dieu fidèle*. C'est à une conclusion analogue qu'arrive, d'une manière indépendante, M. Emile Schulz-Milsom dans son *Etude historique sur la signification du nom Jéhovah*<sup>1</sup>. Nous sommes heureux, en terminant ce bref aperçu, de pouvoir enregistrer un ouvrage écrit en français sur ce sujet important et qui joint au mérite d'être une recherche consciencieuse et originale, l'avantage d'être à la portée de nos lecteurs. Cette circonstance nous dispense d'une analyse détaillée. Nous désirons seulement relever ici les points principaux et montrer où et comment M. Schulz se trouve en contact avec les idées que nous avons exposées plus haut. A cet égard les passages les plus importants sont le chapitre I, *la signification du tétragramme d'après les origines* (pag. 19-44) et la seconde partie du chapitre III, intitulée *l'étymologie*. (Pag. 92-104.) Les citations suivantes donneront tout de suite l'idée de la valeur de cette étude : « Dieu, dit : « אֱהִיָּה אֲשֶׁר אֱהִיָּה, » « je suis qui je suis, » c'est-à-dire » moi, le Dieu de vos pères, tel j'ai été, tel je suis et serai ; puis- » que j'ai traité alliance avec eux et leur postérité, je ne saurais » vous avoir oubliés, je ne puis vous abandonner à vos enne- » mis, je suis immuable dans mes desseins, toujours le même » dans l'élection que j'ai faite de mon peuple, fidèle dans mon » alliance et mes promesses... je suis qui je suis. » (Pag. 39, 40.) — « Si l'on veut faire sentir la valeur particulière de la forme du verbe, on arrive à accuser encore plus expressément notre sens : « je suis en un temps quelconque ce que je suis en un temps » quelconque » .... aussi sommes-nous d'accord dans cette traduction..... avec Gesenius : « *Semper ero idem qui sum hodie* » et avec Keil : « *Ich bin der ich bin.* » (Pag. 40.) — « Jhvh<sup>2</sup> a dû exprimer pour Israël la constance divine. » (Pag. 41.)

<sup>1</sup> Thèse présentée à la faculté de théologie de Genève pour obtenir le grade de bachelier en théologie. Genève, Ramboz et Schuchardt, 1874.

<sup>2</sup> M. Schulz écrit toujours Jhvh, mais il croit « que la véritable prononciation est Jahvéh. » (Pag. 14, et appendice I.)

M. Schulz a très bien vu que יהוה = אהיה = אהיה אשר = אהיה, et de cette équivalence il tire les mêmes conséquences que M. Smith. Partant du mot אהיה, je suis, il se demande quelle notion, quel mot a pu et dû compléter cette expression incomplète, et arrive à répondre que le sens a dû être : Je suis celui qui je suis ou celui que je suis » et non pas « je suis celui qui est, je suis toujours le même, je suis l'être absolu. » (Pag. 97.)

Ces quelques phrases suffiront, pensons-nous, à montrer toute l'attention que méritent les vues de M. Schulz. Il y a malheureusement un défaut de méthode dans son ouvrage : il procède comme en géométrie, il pose des théorèmes, il les résout, et arrive au terme de son développement en disant presque : *quod erat demonstrandum*. (Comp. pag. 13, 19, 81, 92 avec 44, 80, 92, 104.) Une fois averti, le lecteur ne se laissera point arrêter par ce détail et d'ailleurs nous pouvons rendre à M. Schulz le témoignage que la plupart du temps ses démonstrations sont de bon aloi et que ce n'est pas sans s'appuyer sur de solides arguments qu'il a inscrit en tête de ses thèses (pag. 141) : Jhvh a signifié pour Israël : le Constant.

LUCIEN GAUTIER.

---